

PIOTTE, Jean-Marc, *La communauté perdue. Petite histoire des militantismes*. Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 1987. 140 p. 12,95 \$

Michelle Comeau

Volume 42, Number 1, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304664ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304664ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Comeau, M. (1988). Review of [PIOTTE, Jean-Marc, *La communauté perdue. Petite histoire des militantismes*. Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 1987. 140 p. 12,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(1), 113–115. <https://doi.org/10.7202/304664ar>

PIOTTE, Jean-Marc, *La communauté perdue. Petite histoire des militantismes*. Montréal, VLB éditeur, coll. «Études québécoises», 1987. 140 p. 12,95\$

Le livre de Jean-Marc Potte, *La communauté perdue*, nous suggère une analyse fort intéressante du phénomène militant des années 1970: en le situant à la fois sur le plan social et sur le plan individuel, il tient compte des valeurs qui engendrent, souvent inconsciemment, une pratique sociale plutôt qu'une autre.

Pour y arriver, l'auteur a essentiellement basé son récit sur les témoignages d'environ 26 militants, hommes et femmes, provenant de divers horizons politiques, PQ, mouvements ML, groupes populaires, mouvement syndical, féministe et contre-culturel. Je ne veux pas m'attarder sur la validité de cette méthode. Dès le départ, en effet, l'auteur indique très clairement le but de cet ouvrage qui n'est pas tant d'étudier en profondeur une période particu-

lière dans l'histoire des dernières décennies, mais bien de situer sur le plan subjectif une démarche qui fut à la fois la sienne en même temps que celle de centaines d'autres: «J'ai plongé dans cette enquête, dit-il, pour m'abstraire d'une crise qui m'affectait.» (p. 7)

Dans un premier chapitre, l'auteur trace à grands traits l'histoire du Québec des années 1950 et 1960, afin de retracer les conditions qui ont permis l'émergence du phénomène militant. Quand on regarde de plus près l'ensemble du chapitre, il semble cependant que cette histoire du Québec soit peut-être un peu trop centrée sur elle-même. Le brassage d'idées qui s'effectue à l'échelle internationale joue à ce point un rôle fondamental qu'il m'apparaît difficile de le dissocier des conditions «particulières» qui en facilitent la diffusion. L'auteur se fait également du Québec des années 1950 une idée plutôt sombre, un peu comme si le Québec était demeuré en marge, marqué totalement par l'idéologie cléricale que l'A. identifie par ailleurs à l'idéologie *dominante* (p. 18). Peut-être y aurait-il lieu de pousser plus avant la réflexion sur ce thème. Mais l'espace nous manque. Arrivons maintenant au coeur du sujet.

Dans les chapitres suivants, l'auteur, après avoir dressé un bilan de son cheminement personnel, nous offre une interprétation fort sympathique des motifs profonds qui ont poussé une certaine jeunesse à militer au sein d'organisations où le goût du changement et le «nous collectif» primaient sur la quotidienneté et sur l'individualité. À ses yeux, les militants des années 1970 ont transposé, de façon inconsciente, certaines valeurs héritées de la religion catholique (charité, foi, espérance), sans revenir pour autant à la foi de leur enfance et malgré qu'ils aient été parmi les plus radicaux à la dénoncer. Charité qui se transforme en dévouement pour une cause en laquelle on espère. Dévouement qui donne un sens à la vie, mais qui amène dans bien des cas à renoncer à des besoins, à des désirs spécifiques. Comme le souligne l'auteur, c'est cet aspect de l'engagement qui est le plus souvent et le plus amèrement critiqué au cours des témoignages. Besoin de sécurité, de chaleur également. Besoin, malgré les contraintes, de cet esprit communautaire, hérité aussi des institutions québécoises catholiques et que la société des années 1960-1970, en pleine mutation, n'a pas su reconstituer tout à fait. Ce à quoi, comme ex-militante ML, j'adhère généralement. Il y a donc, conclut l'A., une continuité des valeurs, valeurs qu'on croyait bien souvent avoir été rejetées totalement.

Dans les chapitres qui suivent, J.-M. Piotte aborde la question *du pouvoir* au sein des organisations. Un ex-militant affirme, et il a raison, que «les organisations progressistes ont fonctionné selon le même type que le système qu'elles dénoncent» (p. 93). Mais citant H. Arendt qui distingue trois types de pouvoir (persuasion, autorité hiérarchique, coercition), l'auteur met en garde contre une certaine tendance à vouloir tout confondre; c'est, dit-il, se condamner à l'immobilisme, «au repli sur soi» (p. 97). Dans le même esprit, il termine sur la question de la désillusion actuelle des ex-militants. Ce «désenchantement» se vit de façon beaucoup plus aiguë chez les hommes, remarque-t-il (p. 111). Ce qui, à mon avis, exigerait une réflexion plus approfondie. Car, tout dépendant de leur point de départ et de la nature de leur engagement, les femmes ont pu croire y avoir perdu tout autant que les hommes.

Puis, posant un regard inquiet sur un présent où règne à son avis «un individualisme narcissique» éhonté, l'A. se surprend à rêver d'un avenir où il

pourra de nouveau connaître, bien que d'une manière différente, «ces communautés de luttes... un «nous» qui permettrait de dépasser notre dérisoire solitude» (p. 132-133).

Le désarroi idéologique qui succède en fait à la mise au pilori d'une certaine manière d'agir et de penser et qui fut parfois aussi «narcissique» que l'individualisme présent, pourrait très bien, pourquoi pas, constituer une étape presque nécessaire. L'expérimentation concrète, et parfois malheureuse, d'un certain type d'idéal, peut-être davantage au sein des groupes ML, a entraîné au-delà d'une certaine culpabilité et d'un questionnement sur sa propre existence, une réflexion très profonde sur des notions fondamentales comme la Démocratie, le Pouvoir, l'idéalisme, les rapports humains. Plus encore, elle a requestionné une certaine vision du monde, binaire, monde au sein duquel la complexité constitue justement la richesse première. L'auteur l'avait d'ailleurs souligné. Mais peut-être faudra-t-il se laisser encore un peu de temps. Les grandes interrogations que cette période a suscitées pourraient, du moins faut-il l'espérer, s'avérer fructueuses. Qui sait? D'ailleurs, les mouvements actuels qui n'ont en aucune manière changé leur discours ou transformé leur conception autoritaire y perdent en crédibilité. Malheureusement, ils ne le réalisent pas.

Malgré certaines faiblesses au niveau de l'analyse historique, l'ouvrage de J.-M. Piotte nous suggère, somme toute, des pistes fort intéressantes, car, en favorisant l'expression de points de vue individuels et subjectifs, l'A. nous permet de saisir l'expérience militante des années 1970 sous un angle inédit.

*Département d'histoire
Université du Québec à Montréal*

MICHELLE COMEAU